FESTIVAL DE CANNES
PALME D'OR 1975
CANNES CLASSICS 2025

CHRONIQUE DES ANNÉES DE BRAISE

وقائع سنين الجمر

UN FILM DE
MOHAMED LAKHDAR HAMINA

En guise d'exergue à cette

CHRONIQUE DES ANNEES DE BRAISE

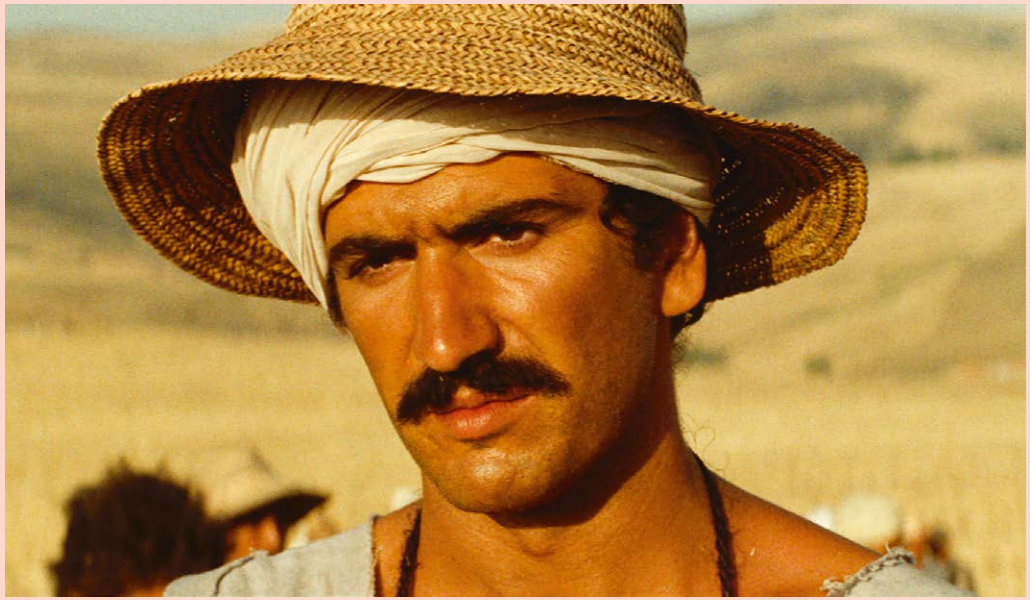
+++

La flamme des incendies de l'Histoire dissimule souvent dans sa lumière l'histoire de son propre jaillissement.
Il fallait revenir au point de départ, au litige fondamental, à la terre expatriée. Il fallait redescendre dans les profondeurs d'une humanité inconsolable sous le joug, tribus en survie dans les réserves de l'Empire, braise inextinguible tisonnée par le fer et le soc mêmes des envahisseurs.
Le Phénix des peuples est plus long à renaître de ses cendres qu'à périr. Cette chronique est, d'une certaine manière, celle de cette renaissance.

Les Auteurs

Exergue au scénario original écrit par Mohamed Lakhdar Hamina et Tewfik Farès.

SYNOPSIS



Ahmed, paysan pauvre, quitte son village pour la ville à la recherche d'une vie plus facile. Il rencontre Miloud, un fou visionnaire, et surtout la misère et l'injustice. Chronique événementielle de l'histoire algérienne, de la conquête française à 1954, date du déclenchement de la guerre de Libération nationale, le film relate, à travers la vie d'une famille et de quelques individus symboliques, la résistance du peuple algérien tout entier à l'expropriation de ses terres et à la déculturation.

50 ANS APRÈS...

PAR **LA FRATRIE LAKHDAR HAMINA (MALIK, TAREK ET MERWAN)**

Aujourd'hui, cinquante ans après la première projection de *Chronique des années de braise*, nous ne célébrons pas seulement un film. Nous rendons hommage à une mémoire, à une conscience, à une œuvre qui, à travers l'art, a su porter la voix d'un peuple, l'histoire d'une lutte, et l'âme d'un continent.

En distribuant la version restaurée de *Chronique des années de braise*, Les Acacias rendent un hommage fort, sincère et nécessaire à Mohamed Lakhdar Hamina, Palme d'or 1975.

À ce jour, ce film demeure l'unique Palme d'or algérienne, africaine et arabe. Un symbole rare. Un repère inébranlable dans l'histoire du cinéma mondial.

Sa voix était celle du Tiers-Monde. Celle de la mémoire des peuples en lutte. Celle de la dignité humaine face à l'oppression.

À travers ce chef-d'œuvre, Mohamed Lakhdar Hamina n'a pas choisi de filmer la guerre ou la révolution. Il a filmé la douleur de l'exil, la colère du silence, la dignité des oubliés, et la lumière indomptable de l'espoir.

Il a tendu la main — non pour diviser — mais pour rassembler.

Pour rappeler que la mémoire n'est pas un fardeau, mais un passage.

Et que le cinéma peut être une force de réconciliation.

Nous saluons ici l'artiste visionnaire, mais aussi l'homme de paix.

Celui qui a fait du cinéma une terre d'accueil pour les vérités blessées.

Et en ce sens, nous tenons à remercier avec émotion Les Acacias, et tout particulièrement Jean-Fabrice, pour son courage, sa lucidité et sa fidélité à l'histoire du cinéma.

Oui, il faut du courage pour honorer un film politique, un film de mémoire, un film du Sud – dans une époque qui parfois préfère l'oubli.

L'œuvre de notre père appartient désormais à l'histoire, à la mémoire collective, à tous ceux qu'elle a éveillés, inspirés, interpellés.

En 78 ans de Festival de Cannes, Mohamed Lakhdar Hamina demeure le seul cinéaste africain et arabe à avoir été sélectionné à quatre reprises en compétition officielle. *Le Vent des Aurès* a reçu le Prix de la première œuvre en 1967 et *Chronique des années de braise* la Palme d'or en 1975. *Vent de sable* et *La dernière image* ont été sélectionnés en 1982 et 1986.

Dans *Chronique*, Mohamed Lakhdar Hamina dépeint la colonisation en Algérie (1939–1954), sans céder à la vengeance, mais en livrant un récit universel sur l'injustice et l'humiliation.

Un film qui n'a pas vieilli : ni dans son propos, ni dans sa forme cinématographique.

Nous espérons qu'en ces temps troublés, le cinéma peut encore jouer un rôle pédagogique, en particulier auprès de la jeunesse française.

Chronique des années de braise est une fenêtre ouverte, non un jugement. Un témoignage. Un outil de compréhension mutuelle.

Ce film est un cri — mais un cri de dignité.

Un appel — non à la rancœur, mais à la justice.

Un film de feu, certes, mais un feu qui éclaire, et non qui détruit.

Alors que le monde vacille entre tensions, oublis et silences, cette œuvre nous rappelle que l'art peut panser les blessures, franchir les frontières, et unir les cœurs.

Monsieur Mohamed Lakhdar Hamina, par votre œuvre, vous avez semé des graines de conscience. Aujourd'hui, nous les voyons fleurir.

Merci à vous, et merci à tous ceux qui croient encore que la culture est le langage universel de la paix.

GENÈSE ET RÉCEPTION DE *CHRONIQUE DES ANNÉES DE BRAISE*

PAR **RÉMI CHAZOT**

LES DÉBUTS DU CINÉMA ALGÉRIEN ET DE MOHAMED LAKHDAR HAMINA

Tantôt derrière la caméra, signataire d'une myriade de courts métrages et de huit longs métrages, tantôt organisateur des directions cinématographiques de son pays après l'Indépendance algérienne de 1962 en tant que fondateur de l'Office des Actualités Algériennes (OAA) et directeur de 1981 à 1984 de L'Office National pour le Commerce et l'Industrie du Cinéma algérien (ONCIC), Mohamed Lakhdar Hamina est incontestablement la figure tutélaire du cinéma algérien des années 1960 aux années 1980.

Il est de ces figures cinéphiliques de toutes les batailles, au travail pendant toute sa carrière pour fabriquer et produire des films réceptacles de mémoires collectives, et pour faire consolider et connaître dans les années 1970 un jeune cinéma algérien porteur d'un héritage révolutionnaire lourd. Il fut d'ailleurs avant tout un révolutionnaire. Appelé en 1958, il rejoint la résistance algérienne à Tunis où il découvre le cinéma en faisant des stages aux actualités tunisiennes.

Orphelin de son père tué par l'armée française, il subit la violence de la guerre d'Algérie, partant de ses expériences personnelles pour écrire et réaliser ses deux pièces maîtresses sur le combat pour l'Indépendance, *Le Vent des Aurès* et *Chronique des années de braise*.

Chronique des années de braise est son œuvre majeure, tout du moins la plus imposante de sa filmographie. Il est projeté sur les écrans pour la première fois en 1975 et reçoit la Palme d'or au festival de Cannes où étaient venus présenter leurs films Martin Scorsese, Werner Herzog, Michelangelo Antonioni ou encore Costa-Gavras. C'est à ce jour la seule Palme accordée à un film algérien qui permit d'en faire de manière pérenne un totem de ce cinéma national et de porter le récit du cinéaste de la lutte décoloniale sur les écrans du monde.

Mohamed Lakhdar Hamina, un vent de révolution

Le vent est au cœur du cinéma algérien des années 1960 aux années 1980. Des deux films de Mohamed Lakhdar Hamina, *Le Vent des Aurès* (1967) et *Vent de sable* (1982), en passant par *Vent du sud* de Mohamed Slim Riad (1975), c'est un vent puissant, chargé de l'Histoire des évènements récents qui à cette époque bat les écrans de cinéma des salles algériennes. Un vent comme métaphore du renouveau qui souffle sur un peuple libéré du joug colonial et en recherche de modèles de représentation car resté longtemps en carence d'images de ses luttes.

Contribuer à la fabrication et à la diffusion du récit historique, mythologique et populaire d'une Algérie nouvelle née de sa lutte face à l'oppresseur, voilà peut-être ce qui caractérise d'abord le cinéma de Mohamed Lakhdar Hamina. Un cinéma grandiose, volontiers patriotique, inspiré des grands maîtres du cinéma soviétique, américain, italien, en quête de ponts esthétiques entre les Suds et l'Occident. Mais avant tout, un cinéma révolutionnaire, qui mystifie la grandeur de la lente et difficile entreprise d'indépendance vis-à-vis du colon français.

Les débuts, des premiers courts métrages comme « arme de combat »

Lakhdar Hamina démarre sa carrière là où le cinéma algérien naît[1]. Il débute derrière la caméra en pleine guerre au tournant des années 1960, alors que les premiers films algériens sont tournés par nécessité de fabriquer les contre-images des actualités de propagande produites massivement par l'État français. Au cœur des premiers affrontements portés par l'ALN (l'Armée de libération nationale, devenue par la suite le parti politique unique révolutionnaire, le Front de Libération national), ces toutes premières images surgissent du maquis des Aurès (région

1. « On ne peut pas parler de cinéma algérien avant la guerre de libération nationale », écrit le critique de cinéma algérien Ali Mocki, en 1973 dans les *Cahiers du cinéma*.

montagneuse du nord-est du pays) où nait Lakhdar Hamina vingt ans plus tôt en 1934. Des cinéastes militants dont le représentant le plus important reste probablement René Vautier (*Une Nation, l'Algérie* (1955), *Algérie en flammes*, (1958)) y forment les troupes de l'Armée de Libération nouvellement constituée à la prise de vue et à la guérilla des images. Après 1958, c'est dans cette mouvance que Lakhdar Hamina réalise ses premiers courts métrages, comme le film collectif *Djazaïrouna* (*Notre Algérie*) réalisé en 1959 avec Pierre Clément et Djamel-Eddine Chanderli, sous l'œil avisé et les conseils du psychiatre et essayiste Frantz Fanon. La même année, il rejoint la première commission décisionnelle du récent Centre National du Cinéma algérien et se place au centre des enjeux du jeune cinéma algérien. Il tourne en tout une dizaine de courts et moyens métrages de guerre jusqu'en 1964, destinés à informer la population et l'opinion publique internationale sur les exactions commises par l'armée française coloniale et qui constitueront autant d'essais formels lui permettant de peaufiner son art cinématographique avant la réalisation de son premier long métrage en 1967.

La critique de cinéma algérienne Wassyla Tamzali note en outre qu'il mérite d'être retenu parmi les cinéastes importants de cette période, notamment au travers d'un de ses courts métrages, *Yasmina* (1961), produit par le service du GPRA (Gouvernement provisoire de la République algérienne) et faisant la lumière sur la situation des enfants dans les camps. Elle décrit ainsi le film : « habité, émouvant et si persuasif que j'ai retenu « les yeux verts » de l'enfant alors que le film est en noir et blanc »[2]. Ce film est considéré comme disparu aujourd'hui.

2. *En attendant Omar Gatlato ; sauvegarde*, Wassyla Tamzali - Talitha, 2023, p.55.

Le Vent des Aurès, premier coup de maître

En 1966, Lakhdar Hamina réalise son premier long métrage de fiction, *Le Vent des Aurès,* qui lui ouvre une première fois les portes à l'international en faisant de lui le premier cinéaste algérien à obtenir le Prix de la première œuvre à Cannes. À l'époque, Alger est bouillonnante de culture et d'idées nouvelles, capitale du tiers-mondisme, attirant pieds rouges français venus apporter leur soutien au peuple algérien, militants et non-alignés du monde entier inspirés par l'exemple de la révolution victorieuse quelques années plus tôt. Le film est produit dans ce contexte et sort sur les écrans la même année que *La Bataille d'Alger* (1966) de l'Italien Gillo Pontecorvo, qui est nominé à l'Oscar du meilleur film en langue étrangère en 1967 et constitue peut-être aujourd'hui le film le plus étudié sur la guerre d'Algérie avec *Chronique des années de braise*. Une année charnière pour le cinéma algérien qui fait sa place dans le cinéma mondial avec fracas.

Le Vent des Aurès, qui, ironie du sort, obtient un bien meilleur accueil critique que le film de Pontecorvo[3],

3. Le grand observateur du cinéma algérien et fondateur de la revue CinémAction Guy Hennebelle parle d'un « coup de maître » et d'une « voie assurément à suivre pour le cinéma algérien », ne cachant pas ses réserves en revanche sur la superproduction italienne *La Bataille d'Alger* lui reprochant d'avoir ses limites idéologiques et d'avoir été produite pour le public occidental. Ces critiques seront celles faites à Lakhdar Hamina pour *Chronique des années de brais*e quelques années plus tard, ironie de l'Histoire...

est pourtant un des grands oubliés de l'Histoire du cinéma algérien. Il reste néanmoins le grand succès critique du cinéaste, et le chef-d'œuvre qui a conquis le cœur des Algériens et des observateurs de l'époque qui y ont reconnu avec force l'émotion vraie de leur histoire et de leurs souffrances.

Le film raconte l'histoire d'une famille paysanne détruite par la guerre. Alors que le père est tué par un bombardement, le fils s'engage dans la résistance et parcourt, la nuit, les montagnes pour ravitailler les maquisards de l'ALN. Une nuit, il est arrêté par la force coloniale. La mère quitte le douar et s'en va inlassablement de camp en camp pour retrouver son fils… On y retrouve ce qui constituera le sel de l'artisanat du cinéaste : le sens des petits détails vrais qui assurent la sûreté de la description, son sens du tragique et son goût pour les hordes de figurants, la magnificence des plans d'ensemble réalisés à la grue et la profusion des travellings d'une grande précision suivant l'énergie de l'action, la virtuosité des cadres pilotés par le cinéaste qui réalise l'image lui-même, notamment des longues focales aplatissant subtilement la profondeur de champ du désert, le sens aigu du rythme alternant avec brio temps forts et temps faibles. Avant Tunis, c'est au célèbre Institut de Prague, le FAMU, que Lakhdar Hamina s'était formé à la prise de vue, côtoyant la plupart des jeunes cinéastes tchèques de l'époque, comme Milos Forman ou Jiri Menzel, ce qui explique son érudition technique qui culminera dans *Chronique des années de braise*.

Surtout, les Algériens découvrent dans ce film un personnage bouleversant de mère en errance, jouée quasiment sans paroles par l'extraordinaire actrice Keltoum. Lakdhar Hamina est un cinéphile. Il a côtoyé comme beaucoup la riche programmation de la jeune Cinémathèque d'Alger[4], ayant accueilli les cinéastes du monde entier à partir de 1964. Keltoum, qui ère en contre-plongée sa poule à la main sous les étoiles du désert des Aurès à la recherche de son fils, est la mère de tous les Algériens, le martyr devenu symbole de la patrie nouvelle, et sa mise en scène par le cinéaste convoque une constellation de figures de l'Histoire du cinéma, de Sophia Loren dans la *Ciociara* (1960) à Anna Magnani dans le *Mamma Roma* de Pasolini (1962).

4. À cet égard, rendons hommage à cette institution fondatrice créée par le « collecteur d'images » Mahieddine Moussaoui en 1964. Serge Daney écrivait : « Le chef-d'œuvre du cinéma algérien, c'est la Cinémathèque ».

CHRONIQUE DES ANNÉES DE BRAISE, LA NAISSANCE D'UNE NATION

Des moyens à la hauteur d'une révolution

Novembre 1974 marque les vingt ans du début de la guerre d'Algérie, et le cinéma prend une place de choix au sein des festivités. *Chronique des années de braise* est produit précisément dans ce contexte de célébration. Avant Cannes, de nombreux chefs d'Etat venus du monde entier le découvrent à Alger et sont impressionnés par la gigantesque fresque de Lakhdar Hamina. Il frappe également la critique internationale (en témoigne sa Palme d'or) qui y voit une réminiscence des plus grands auteurs épiques du cinéma soviétique et hollywoodien (on pense à David Lean et à son *Lawrence d'Arabie* lors des nombreuses scènes de déserts à la profondeur de champ infinie). « Jamais dans le cinéma d'un pays du tiers-monde, on n'avait vu une œuvre si hollywoodienne, c'est-à-dire une œuvre mettant en marche une machinerie si formidable » témoignant de la « volonté du réalisateur de produire l'effet des films les plus prestigieux et les plus onéreux du cinéma américain » écrit Wassyla Tamzali[5].

Il faut bien le dire, il fut également vivement critiqué par un jeune cinéma algérien ayant fraîchement tourné le dos à l'époque dite des « films de guerre » et cherchant à se concentrer sur le temps présent (on pense notamment à Merzak Allouache, et à son premier film *Omar Gatlato* sorti en 1976, qui marqua les esprits de la jeunesse algérienne). On reprocha à *Chronique* son esthétique occidentale et anachronique, mais surtout d'avoir bloqué la production d'une dizaine d'autres films sur l'année 1974 (plus de dix millions de francs de budget). Avec le recul, on pourrait aussi défendre l'idée qu'un film historique de ce genre n'est jamais trop ambitieux, et qu'on ne saurait parler à petit bruit d'une révolution aussi fracassante[6]. C'est sûrement ce qu'a compris, en tout cas, le musicien du film, collaborateur de longue date du cinéaste, Philippe Arthuys avec sa bande-son d'un grand lyrisme.

5. *En attendant Omar Gatlato ; sauvegarde*, Wassyla Tamzali - Talitha, 2023, p.173.

6. Ce que note Denise Brahimi dans son livre *50 ans de cinéma maghrébin*, 2009.

Fresque épique et Histoire

S'agissant d'une chronique, le déroulement du temps y est convoqué et représenté en plusieurs étapes. Années de cendre, année de la Charrette, années de braise, année de la charge, années de feu : cette succession aboutit à la date historique de la Toussaint rouge du 1er novembre 1954 au cours de laquelle le FLN réalise sa première série d'attentats marquant le début de la guerre. Tout l'enjeu du genre imposant de l'épopée étant de démontrer avec gravité et lyrisme que le déclenchement de la Révolution algérienne est l'aboutissement d'un long processus qui la rendait inéluctable. On y retrouve ainsi les codes du cinéma épique, et à travers eux des grands récits fondateurs, avec ses moments de *fatum* annonciateurs. De la sécheresse, à l'épidémie de typhus, en passant par les massacres du 8 mai 1945 – seul moment pas de côté, magnifique, de collage d'archives documentaires –, toutes les typologies d'embuches, qu'elles soient d'ordre naturel, divin, ou banalement humain, sont convoquées pour renforcer l'héroïsme d'une Nation trouvant la force de les surmonter, bien décidée à poursuivre le chemin de sa liberté.

Sans se plonger pourtant dans un lyrisme naïf et manichéen, le scénario, co-écrit par Tewfik Farès, reste précis dans sa représentation du cheminement historique en dents de scies de la révolte. Dans une approche marxiste des conditions matérielles que Lakhdar Hamina revendiquait (il jouera lui-même plus tard un autre personnage extravagant chantant l'Internationale dans son film *La dernière image*, 1986), le film tend à démontrer la volonté du colon de consolider la féodalisation et le maraboutisme sur le territoire, la perpétuation des rivalités tribales. Les six tableaux qui jalonnent le temps raconté se résument en fait à trois parties essentielles. Une première, d'exposition lente, au rythme désespérant comme peut l'être la vie quotidienne sur une terre desséchée… Une deuxième : la fuite d'Ahmed vers la ville, les premiers mouvements de révolte, les hésitations, l'électoralisme crédule. La troisième : la lutte armée, la

révolution. Aussi langoureuse est la première partie, aussi violente et révélatrice apparaît la révolte lorsqu'elle éclate.

Le combattant et le fou

Comme dans *Le Vent des Aurès*, la force de Lakhdar Hamina est de réussir à façonner de véritables incarnations de la révolte prenant corps autant dans les détails de leurs conditions matérielles quotidiennes que dans la dimension symbolique que leur insuffle le film. Ahmed (interprété par l'acteur grec Yorgo Voyagis, autre témoin de la volonté d'ouvrir le film sur l'international) au prénom si générique, ne sera jamais un des leaders, mais un humble paysan fuyant la misère avec sa famille, et prenant les armes à la recherche de sa liberté. N'importe quel Algérien ayant vécu cette période reconnaît en Ahmed le portrait authentique du destin de tant de citoyens. Miloud, le fou qui l'accompagne (interprété par le cinéaste lui-même dans la tradition des conteurs arabes), rythme la narration de ses longs monologues illuminés. Messie annonciateur, parcourant les cimetières des anciens auxquels il rend compte des actes de ses contemporains, il est l'Histoire qui de sa position surplombante, regarde, et juge. Il symbolise la conscience tourmentée du peuple algérien, et sa folie figure la flamme nécessaire pour trouver le courage de s'unir et de révolutionner le cours de l'Histoire.

CHRONIQUE DES ANNÉES DE BRAISE

وقائع سنين الجمر

1975 – 2H57 – ALGÉRIE – VERSION RESTAURÉE 4K

Fiche technique

RÉALISATION	Mohamed Lakhdar Hamina	**SON**	Vartan Karakeusian
SCÉNARIO	Mohamed Lakhdar Hamina Tewfik Fares avec la participation de Rachid Boudjedra	**DIR. DE PRODUCTION**	Pierre Gout
		PRODUCTEUR	Mohamed Lakhdar Hamina
		SOC. DE PRODUCTION	ONCIC - Office National Commerce Industrie Cinéma (Alger)
PHOTOGRAPHIE	Marcello Gatti		
MUSIQUE	Philippe Arthuys		

Fiche artistique

AHMED	Yorgo Voyagis	**KOUIDER**	Yahia Benmabrouk
MILOUD, LE CONTEUR	Mohamed Lakhdar Hamina	**EL HADJ, L'ÉPICIER**	Hassan El-Hassani
SI LARBI	Larbi Zekkal	**AKLI, L'AMI FORGERON**	Cheikh Nourredine
L'ÉPOUSE D'AHMED	Leila Shenna	**SLIMANE**	Hadj Smaine
SAÏD	Sid Ali Kouiret	**LE CONTREMAÎTRE**	François Maistre
LA TANTE D'AHMED	Keltoum	**L'OFFICIER PÉTAINISTE**	Jacques David

REMERCIEMENTS : Malik, Merwan et Tarek Lakhdar Hamina, Tewfik Fares, Malek Ali-Yahia (Damia Films), Patricia Barsanti (Cinématographique Lyre)
Livret coordonné par Nadine Méla (Les Acacias)
Conception graphique du livret : Morgane Flodrops
Conception graphique de l'affiche : Vincent Wild

DISTRIBUTION LES ACACIAS
www.acaciasfilms.com © 2025 Les Acacias

Les Acacias